

HIER, AUJOURD'HUI, DEMAIN.

Comment parler d'hier, d'aujourd'hui et demain lorsque l'on a bientôt quatre-vingt ans et que des angoisses de fin du monde viennent vous glacer le dos ? bientôt quatre-vingt années d'hier, toute une vie avec des souvenirs d'enfance si lointains, oubliés, et d'autres si vivants encore qui se déroulent comme un film mille fois visionné.

J'ai grandi dans une ville du Jura qui a acquis grâce à l'avènement de « l'ère du plastique » une renommée mondiale et un essor extraordinaire. Ma mère fut donc ouvrière d'usine tandis que mon père travaillait dans une quincaillerie. J'étais fils unique, je garde peu de souvenirs de cette époque sinon , comme beaucoup d'autres enfants, le visage de Me BOUDET, la gentille institutrice de mes quatorze ans. Je me rappellerais aussi, plus tard, le bon patron chez qui j'entrais en apprentissage.

Au lycée Paul Painlevé, j'avais un bon copain, Albert GROSFILLEX. Entre l'Anglais et l'Allemand, nous étions passionnés de chimie. La cuisinière de ma mère a été l'actrice de nos inventions. Nous rêvions de fusées et fabriquions de la poudre à canon. La Sagrofit qu'on l'appelait..... Nous avons passé le BEPC puis je suis rentré en apprentissage pour devenir installateur et réparateur de radios et télévisions, plus tard, Albert est devenu fabricant de lunettes.

Bientôt, je changeais mon vélo contre une moto, une NEWMAP. Le Jura est une belle région, j'allais me baigner au lac GENIN puis est venue la guerre. C'était l'année de mes vingt ans, 1944, Je revois cette scène, aujourd'hui est encore hier.

LE 11 FEVRIER 1944

Le 8 janvier 1944, J'ai fêté mes vingt ans dans ma famille, Il n'y avait pas grand chose à manger . J'étais alors en fin d'apprentissage chez un des meilleurs électriciens du pays. Il nous faisait prendre des cours du soir, deux ou trois fois par semaine. J'avais d'abord passé un CAP d'Electromécanicien puis de Radioélectricien.

Ce jour-là, c'était vers sept heures, sept heures trente le matin. Je partais chez un client chez qui je faisais une installation électrique dans la salle-de-bains. Il avait neigé dans la nuit et il y avait soixante centimètres de neige. Dans ce temps-là, ils ne déblayaient pas la neige et il n'y avait que le passage des gens au milieu de la rue. Le patron de l'endroit où je travaillais m'a prévenu qu'ils faisaient des rafles dans la rue, ils : c'était les miliciens qui guidaient les allemands, car ceux-ci ne connaissaient pas la topographie de la ville.

Je voulais aller me cacher chez moi ; j'aurais pu me cacher chez mes parents, s'il n'y avait pas eu de neige, j'aurais pu m'carapater, ils ne m'auraient pas eu.

On a été pris. Vingt-sept personnes, des personnes âgées. On a été groupés à la poste centrale. On est passé devant une table où il y avait des notables, Gestapo, représentants de l'armée allemande. Ils nous ont interrogés sur notre identité, notre âge et tout.

Ils m'ont ramené chez moi pour récupérer mes papiers, il y avait un milicien et un soldat allemand. Ils ont dit qu'ils nous prenaient pour aller travailler en Allemagne, qu'il fallait bien s'habiller et se chauffer. Mes parents étaient là par hasard, ils m'ont donné un petit paquet où il y avait un repas, j'i fait un petit repas sur le pouce chez moi et je suis retourné à la poste.

Cette nuit-là, on n'a pas eu de dîner, on a couché dans les greniers.

Le lendemain, on nous a donné un demi café ersatz et un morceau de pain et on est partis en camion jusqu'à Nantua ou on a pris le train pour Bellegarde. Le temps s'était un peu radouci.

A Bellegarde, ça s'est mal passé ; j'avais pris des outils, des couteaux, des scies pour m'évader. On a été fouillés, les SS qui nous fouillaient n'étaient pas commodes. Il y avait une douane à l'époque, on était devant des grandes banques, j'ai compris qu'il valait mieux me débarrasser de mes outils. Il y avait un gars qui avait un tube de cachets d'aspirine, un SS l'a pris et jeté...

Puis on est partis dans la matinée pour Lyon en train. C'était un train normal mais on était bien gardés, il y avait des gardes qui circulaient dans le couloir, partout.

A Lyon, on nous a descendus à l'Ecole de Santé. Là ils nous ont mis dans les sous-sols, tous face contre le mur et ils faisaient manœuvrer la culasse de leurs mitraillettes pour nous faire peur.

De là, ils nous ont emmenés dans des camionnettes bâchées à la prison du Fort Montluc.

Le premier jour on n'a rien mangé, puis on a eu la possibilité d'acheter des victuailles si on avait un peu d'argent .

A Lyon, nous étions alors une quarantaine, Il y avait aussi des gars de Nantua, une dizaine. Nous sommes restés à Lyon deux ou trois jours puis de Lyon, nous avons repris le train pour être transférés jusqu'à Compiègne.

COMPIEGNE - LE VOYAGE

Compiègne était un camp militaire abandonné. On a atterri dans ces anciennes casernes, venant de toute la France, le groupe d'Oyonnax a été dispersé.

On était en semi-liberté, dans l'ignorance, on ne savait rien, les Allemands commandaient, et nous, nous pensions évasion. Certains ont commencé de creuser un tunnel dans la chapelle. En vain, ils ont reçu des coups, on était entourés de mirador et des chiens nous gardaient. Pour s'occuper on jouait au foot dans la grande cour.

On a eu le droit d'écrire une lettre à nos familles, aux parents, c'était un formulaire écrit d'avance, on signait sans rien pouvoir ajouter de personnel. Cette lettre disait qu'on pouvait recevoir du ravitaillement, des vêtements.

On était en Mars, un jour on nous a tous embarqués dans des wagons à bestiaux. Tous debout comme des asperges, bien une centaine par wagon et une dizaine de wagons. On ne pensait qu'à s'échapper, certains ont scié les planches, alors ils nous ont deshabillé pour trouver les outils cachés.

Jusqu'à la frontière, on ne sentait pas trop le froid serrés les uns contre les autres, puis quand j'ai entendu le sifflet de la locomotive, pas le même qu'avant, j'ai su qu'on avait passé la frontière française. Le voyage a duré trois jours et trois nuits, sans manger ni boire, on était barricadés dans ces wagons, les fenêtres occultées par des barbelés, on pouvait juste passer la main.

Alors, on s'est arrêté dans une gare, ça devait être une grande gare, il y avait beaucoup de lignes ; La Croix Rouge allemande nous a fait boire une boisson chaude, ça devait être du thé. On était tout nu si bien que les civils qui étaient là se moquaient de nous, rigolaient de nous voir comme ça ; il y avait même des petites filles et des petits garçons qui nous montraient du doigt.

Quand le train est parti, on a pensé que l'on changeait de région parce qu'il faisait plus froid et que l'on montait, on gravissait comme une pente et le train avait de la peine à monter. On sentait qu'il y avait une rampe, on montait une montagne. Effectivement, Matthausen est à mille mètres d'altitude.

MATTHAUSEN - L'ARRIVEE

Nous étions arrivés.

On nous a fait évacuer les wagons à coup de crosse.

Les chiens hurlaient.

On était harcelés par les vociférations des commandements, raus, raus, raus.

Des habits étaient en tas.

Il fallait qu'on se débrouille pour mettre un pantalon,

Je me suis habillé à moitié.

Tout avait été fouillé. Dispersé.

Durant le voyage, certains avaient été piétinés, des wagons passés à la mitraille ; personnellement dans le wagon où j'étais, il n'y a rien eu ; j'ai un copain, quand il est sorti, il avait les yeux hors de la tête ; il avait échappé à la mitraille.

Après on est restés au moins une heure dans la cour où ils nous ont tous tondu :

Le crâne, les parties génitales, un coup de désinfectant.

On ne se reconnaissait pas les uns les autres tellement cela nous avait changé le visage. Il fallait faire —comme ça, mettre la main au-dessus des yeux, pour cacher le crâne nu ; et le plus dur, c'est qu'on avait tous une autostrade, on était plus rasés au milieu du crâne, bien sûr ils l'avaient fait exprès pour nous empêcher de nous évader, Ils nous ont habillés avec des vêtements rayés comme des bagnards. Les gens nous auraient tout de suite reconnu.

Nous étions ensemble, tous ceux d'Oyonnax.

Après, on nous a passés à la douche, et dans cette chambre à gaz, complètement carrelée de blanc, en sous-sol, on aurait pu être gazés. Et cette fois, personne n'a été gazé. C'était une douche chaude, figurez-vous, c'était une douche chaude même agréable.

Matthausen, était une forteresse en pierre de taille, les autres bâtiments en bois ont tous été détruits.